

Les séquestrés

Un livre récent de M. André Gide a rappelé à quelques personnes qui sont nées avant le siècle une affaire qui date de quelque trente ans : celle de la séquestrée de Poitiers.

L'image en a ressurgi soudain d'entre les souvenirs de ma petite enfance : des photos horribles que publiaient alors les journaux, les gravures macabres qui décoraient les illustrés devant les kiosques et les conversations qu'on mettait en sourdine quand je semblais les écouter... Tout cela m'avait donné force cauchemars, car j'avais demeuré à Poitiers moi-même. Et je crois bien avoir souvent revu dans un songe le spectre de cette jeune fille décharnée qu'on découvrit un jour reclus dans sa chambre, au sein de sa famille rongée des vers et des rats, couchée dans ses déjections, après vingt-cinq ans de ténèbres...

En réalité, l'affaire, certes écœurante, manquait de tragique et ne révéla pas de criminels. Elle forme surtout un remarquable document sur les préjugés de l'ancienne société bourgeoise : pour mater, pour cacher une personne devenue folle, on n'avait pas hésité à la séquestrer ; d'ailleurs la victime ne se trouvait pas trop mal de ce régime. L'avarice, la peur du qu'en-dira-t-on, et (ce fut démontré) un goût morbide de la saleté, animaient cette bizarre famille que le procès rendit célèbre un moment.

Oserais-je le dire ? L'affaire me semble à présent avoir la couleur du XIX^e siècle : elle marquait une société dont presque tout a disparu, les mœurs et surtout les superstitions. On n'aurait plus l'idée aujourd'hui de cacher une maladie comme une tare : le respect de la médecine, le souci de l'hygiène ont fait tomber plusieurs barrières autour de l'honneur mal placé. Les gens sentent confusément, mais mieux que jadis, qu'ils doivent des comptes au corps social. Le culte du foyer considéré comme une citadelle, un sanctuaire inviolable, a beaucoup diminué. On peut le regretter à mille égards, mais on doit reconnaître aussi que les victimes expiatoires qu'on offrit à cette religion féroce deviendront plus rares et c'est mieux ainsi. Les séquestrées passeront dans la mythologie littéraire et on sera obligé de les chercher dans les romans sinistres et hallucinés de M. Julien Green.

On peut remarquer cependant que je dis *séquestrées* au féminin, car on n'a guère vu d'hommes traités de cette manière. En revanche chacun a pu connaître, connaît encore des exemples de femmes séparées du monde, emprisonnées, murées vives. J'en ai beaucoup à citer, mais je dois dire que ce sont toutes des volontaires. En 1916, dans un hameau de la Haute-Saône, mon bataillon a pu voir la fille d'un meunier à qui son père, huguenot farouche, avait interdit depuis vingt ans de se dévêtir et de se coucher. Elle gîtait sur un banc de bois, dans un hangar ; elle avait « fauté » étant jeune... Il y a encore à Paris, dans une mansarde, une vieille dame, veuve d'un architecte, qui ne consent à se lever ni à se soigner, et qui est devenue folle à ce régime... On m'a montré à Montmartre la fenêtre d'un atelier immonde où achève, volontairement, de mourir la veuve d'un poète connu. En province, une famille que je sais, garde le souvenir d'une tante qui (sans doute épileptique ou paralysée) ne consentit jamais à sortir de sa chambre, entre l'adolescence et l'extrême vieillesse... Une jeune fille que je pourrais nommer, dans une honorable maison notariale, s'est reclus à la suite d'une maladie, voici cinq ans, et ne sortira qu'en bière, à un âge peut-être avancé...

On citerait à l'infini des cas analogues. Ils ont presque tous été déterminés par un accident physique. Bézuquet, le pharmacien de *Port-Tarascon*, cacha ainsi ses tatouages. D'autres cachent des fautes, ou des regrets, ou simplement une neurasthénie. On devrait écrire l'histoire de la séquestration à travers les siècles,

en y comprenant les ermites, les stylites et autres personnages de bon renom. Toute cette monographie pourrait avoir comme titre : *Vae soli!* Malheur à l'homme seul ! Et elle démontrerait que la solitude, qui est un mal, est aussi un remède pire que le mal. On a beau médire de nos semblables, c'est leur voisinage, leur familiarité qui nous empêche d'être tout à fait nous-mêmes, c'est-à-dire tout à fait malheureux ou tout à fait fous...

André Thérive

4

L'Œuvre
29.7.30